

Le Galepin

- ROUGE -

n°23 - 1^{er} octobre 2019



sommaire du n°23

CETTE PHOTO-CI . <i>Vive la pétanque!</i>	2
VAGABONDAGES LITTÉRAIRES	
. <i>Incipit insipide?</i> D.Perrault	3
. « <i>La légende des cycles</i> », J.N.Blanc	5
. « <i>Une complication, une calamité, un amour</i> », V.Bizot	6
. « <i>Mille et un morceaux</i> », J.M.Ribes	7
. « <i>Relégation</i> », C.Chawaf	8
ALBUMS JEUNESSE	
. <i>La jeune fille au ruban</i> , Staraselski/Buguet	9
. <i>Le secret du rocher noir</i> , J.Todd-Stanton	10
POÉSIE	
. <i>Le lézard</i>	11
NÉCROS	
. <i>Mourir un 4 septembre</i>	12
AU-DELÀ DE CETTE LIMITE...	
. <i>Les toxico-hospitaliers</i>	13
LA CHRONIQUE DU Pr HERNANDEZ	
. <i>Personnages en quête d'auteur</i>	15
. <i>Guy Rétoré</i>	16
ÉCARTS DE LANGAGE	
. <i>Novlangue, combat quotidien</i>	17

Les Prix littéraires vont bientôt déferler. Ils sont un reflet de l'écriture. Pas plus, pas moins. Laissez-vous tenter par l'idée d'en rendre compte dans Le Calepin Rouge!

Comité de rédaction

Élie Hernandez, Michel Lalet,
Mario Lucas, Roger Wallet

A participé à ce numéro :

Marc Frétoy, Anaïs Labbaye, Rémi Lehallier,
Danièle Perrault

site : www.lecalepin.fr

& sur associationaufildesmots.com/

& <http://www.voisinlieupourtous.moonfruit.fr/>

CETTE PHOTO-CI



VIVE LA PÉTANQUE !

Pour qui s'intéresse au sport, l'été fut bien difficile. Le feuilleton Neymar a mis en évidence la faiblesse insigne des scénaristes et l'insipidité des interprètes. En deux mots, l'actualité a été accaparée par les rumeurs de départ de Neymar, le joueur-phare brésilien du PSG, à qui M'Bappé, le jeune prodige français, a joint un temps sa voix. À quel propos? Eh bien les centaines de millions introuvables d'un transfert vers l'Espagne. Ils sont des génies balle au pied mais ils ont 10 ans d'âge mental...

Où, le spectacle du sport peut avoir sa beauté mais la perversion savamment orchestrée que nous servent là les médias n'a rien à voir avec le sport. Il y a deux émissions très instructives sur la chaîne L'équipe: «L'équipe d'Estelle» et celle «du soir». Elles consistent à faire débattre entre eux des journalistes et animateurs spécialistes du football. De l'art de parler pour ne rien dire. Et évidemment, tout l'été, avec une remarquable conscience, Estelle Denis leur a servi tous les jours la soupe Neymar. Le fait qu'ils soient aussi piteux pronostiqueurs (hier ils ont tous donné le PSG vainqueur de Reims – lequel l'a emporté 2-0!) – ne leur enlève ni assurance ni morgue. Et comme il faut bien donner un peu de rythme à l'émission, chacun campe un personnage: le vieux qui a tout vu, le jeune prêt à renverser toutes les certitudes, le prudent, le timoré... Grotesque! Heureusement, sur cette même chaîne il y a la pétanque. C'est calme, à l'image du public, quinquina et plus, qui garnit les gradins de villes de province. Le commentaire est sobre, très technique. Et les acteurs sont de premier plan. Ici, nulle contestation, pas de roulade au sol, tout au plus une moue. Et le spectacle, me direz-vous? Eh bien les scénarios vont de la victoire écrasante au plus indécis des mano a mano, avec ses paroxysmes du «frappé gagné» et du «manqué perdu». La pétanque a ses vedettes, les multi titrés Fazzino, Lacroix, Quintais, Suchaud... et la nouvelle génération emmenée par Dylan Rocher. Chez les femmes, Colombet Papon, Schopp, Vrebayre... Il y a bien sûr les coups de génie, comme de faire sortir le bouchon quand on est mal pris dans la mène. J'allais écrire que le talent, ça repose. Mais ce n'est pas le talent, c'est l'intelligence.

Roger Wallet ♦

INCIPIT INSIPIDE ?

Un atelier d'écriture donne un exercice avec pour consigne l'incipit suivant : « *La marquise sortit à cinq heures* ». Certain participant ira jusqu'à la conduire au bordel!!! On apprend que c'est la première phrase d'un ouvrage de François Bott, *Le cousin de la marquise*.

Deux jours plus tard, je m'assieds à une petite table ronde du salon de thé « Ex-Libris » à Orléans dont les étagères croulent sous les livres. Je tends la main et me saisis à l'aveuglette d'un volume intitulé... *La marquise sortit à cinq heures*, de Claude Mauriac, en Folio de 1984, dont la première édition est de 1961 chez Albin Michel et qui comporte un exergue :

« M. Paul Valéry proposait dernièrement de réunir en un aussi grand nombre que possible des débuts de roman, de l'insanité desquels il attendait beaucoup. Les auteurs les plus fameux seraient mis à contribution. Une telle idée fait encore honneur à Paul Valéry qui, naguère, à propos des romans, m'assurait qu'en ce qui le concerne, il se refuserait toujours à écrire : "*La marquise sortit à cinq heures*". »

Il s'agit d'un extrait du *Manifeste du surréalisme* d'André Breton, publié en 1924. On peut supposer que cet écrivain relate là une conversation qu'il aurait eue avec le poète. On lit, griffonné dans les cahiers de Paul Valéry :

« Roman. L'arbitraire – *La comtesse prit le train de huit heures. La comtesse prit le train de neuf heures. Ad lib. Or ce que je puis varier ainsi indéfiniment, dans le mou, le premier imbécile venu peut le faire à ma place, – le lecteur. Mais ce à quoi je ne trouve pas de substitut – ce qui est nécessaire pour moi – voilà mon affaire.* »

Notons avec amusement le titre aristocratique inférieur de la dame. Ce qui est reproché, c'est la non-utilisation du *je* de la confession, voire du *tu* de l'adresse, l'absence d'un narrateur intradiégétique, mais bien l'introduction d'un être impersonnel, inexistant. D'ailleurs,

l'emploi du passé simple suggère que le sujet n'est pas actuel et qu'il s'agit d'un récit.

Daniel-Rops, lui, futur membre de l'Académie Française, constatera en 1928 :

« *La multiplicité des genres romanesques confond l'esprit, et il faut renoncer à dresser une liste des catégories dans lesquelles on peut enfermer le roman.* »

Quant à Antonin Artaud (1896-1948), écrivain, essayiste, poète, j'en passe et des meilleurs, il objectera, et ceci me paraît frappé au coin du bon sens :

« *Cela ne me gêne pas du tout moi, que l'on dise de madame la comtesse qu'elle est sortie à trois heures, si je parviens à croire qu'elle existe et qu'elle est sortie.* »

En dehors d'André Breton, Paul Valéry fit des émules parmi les auteurs modernes et notre phrase devint l'incarnation du mauvais goût en matière d'incipit de roman. Il fut question de mettre fin au « roman romanesque », de changer le roman. Ces années 20 virent naître une foison de romans d'une grande diversité. Mais le débat était lancé, comme à chaque fois que des écrivains théoriciens se mettent en tête, souvent avec bonheur, de révolutionner le genre. Cependant, André Breton n'arriva pas par exemple à convaincre Louis Aragon, pourtant surréaliste lui-même (bien qu'il rompit avec ce mouvement en 1931 lors de son engagement au parti communiste), qui écrivit en tête d'*Aurélien* (1944) :

« *La première fois qu'Aurélien vit Bérénice, il la trouva franchement laide.* »

Ce qui m'intéresse ici, c'est de constater que la phrase soi-disant insipide, attribuée à Paul Valéry, a suscité en réaction la création d'œuvres, voire même les a inspirées à leurs auteurs, qui s'en sont apparemment donné à cœur joie.

Si l'on prend Claude Mauriac, fils de François Mauriac, on pourrait même s'autoriser à penser qu'il

prend la défense de son illustre père, lequel a commenté son fameux roman *Thérèse Desqueyroux* (1927) par : «*L'avocat ouvrit la porte*». Ces mots sont encore plus elliptiques, non situés dans le temps, que ceux de Paul Valéry. Mais ne sont-ils pas plus intrigants que «*Longtemps, je me suis couché de bonne heure*»? N'a-t-on pas envie d'en savoir plus? Claude Mauriac a doublé son pied de nez en employant ces six mots à la fois comme titre et comme début de son ouvrage.

J'ai relevé en outre :

L'Homme de cinq heures – Gilles Heuré, premier roman – 2009 – dont la fiction s'empare du débat littéraire, avec Paul Valéry en filigrane ;

Variations Valéry - Les cadences de la marquise – Jean Charlent – 2011 – pastiches, incluant les six mots déconsidérés par l'auteur du *Bateau Ivre* dans près de cent textes réinterprétés ou inventés de 75 écrivains, tels que Alphonse Allais, Marcel Aymé, Baudelaire, San Antonio, Cioran, Voltaire, Cocteau, Hugo, La Fontaine, Proust, Simenon, Weyergans et bien d'autres ;

La baronne meurt à cinq heures – Frédéric Lenormand – 2011 – polar impliquant Voltaire ;

Le cousin de la marquise - Histoires littéraires (déjà cité) – François Bott – 2012 – essai biographique, de Montaigne à Montesquieu ;

La marquise sort à cinq heures – Frankétienne, auteur haïtien – 2017 – hymne à la vie et hommage au sexe féminin – poétique et tonitruant.

Et, tenez-vous bien :

La baronne rentre à cinq heures – 2011 – autobiographie de la diseuse de bonnes manières sur les écrans, la baronne Nadine de Rothschild, aidée par Guillemette de Sairigné.

(On est encore descendu d'un cran dans la hiérarchie des aristos!)

Peut-être aussi d'autres titres qui ne sont pas parvenus à ma connaissance. Alors, vous pouvez partir à la chasse d'incipits dont «*l'insanité*» irait dans le sens du projet de Paul Valéry, à celle éventuelle d'autres œuvres inspirées par la phrase fatidique ou bien décider de votre position dans ce débat. Ad libitum.

Quant à moi, première imbécile venue et lectrice, je ne vous dirai pas ce que j'en pense, n'ayant nullement autorité à y mettre mon grain de sel (hi hi hi).

Danièle Perrault ♦

Qui se cache derrière ces incipits?

«*Des gâteaux séparés, bien sûr.*»

«*C'est presque toujours à cette heure creuse de la matinée où le temps ne penche plus vers rien.*»

«*On entre dans la cave.*»

Indice 1 : il s'agit d'un recueil de nouvelles qui fit grand bruit en 1997 par son ton nouveau.

«*C'est la seule qui compte.*»

«*On s'est réveillé le premier.*»

«*C'est le contraire du vélo, la bicyclette.*»

«*C'est une balade à faire avec de vieux amis, à la fin de l'été.*»

«*Pas dans le T.G.V., non!*»

«*On n'en prend jamais.*»

*Indice 2 : «*On ramasse les siennes.*» est l'excipit du recueil.*

Et ici?

«*Avançons dans la genèse de mes prétentions.*»

«*À Mourieux, dans mes premiers âges, il arrivait lorsque j'étais malade ou seulement inquiet, que ma grand-mère pour me divertir allât chercher les Trésors.*»

«*À l'automne de 1972, Marianne m'abandonna.*»

Indice 1 : son premier livre, de 1984, peut-être bien insurpassable.

«*C'était au début de l'été, dans les premières années-soixante-dix, à Clermont-Ferrand.*»

«*Il faut en finir.*»

«*À mon père, inaccessible et caché comme un dieu, je ne saurais directement penser.*»

Indice 2 : il a créé les Rencontres de Chaminadour.

«*Ma mère me mit en pension à un âge encore tendre ; non par brimade : on en usait ainsi, le lycée étant loin, les gares peu desservies, les transports coûteux ; et puis, aux yeux de ceux à qui grand air et liberté n'apprennent que quelques gestes essentiels, tôt harassants et monotones de la jeunesse, il semblait légitime que la tâche glorieuse, toujours [...]»*

1. Philippe Delerm, «*La première gorge de bière*», Pierre Michon, «*Vies minuscules*».

«LA LÉGENDE DES CYCLES»



Lui et Paul Fournel, je les confonds toujours. Ils feraient tout pour que ça ne m'étonnerait pas. Ils sont nés dans les mêmes années, juste après-guerre, ils ont tous deux à voir avec Saint-Étienne, ils donnent dans la nouvelle et ils aiment

tous deux le vélo. Pas la bicyclette, hein! C'est un des leitmotifs de ce recueil de Jean-Noël Blanc. Fournel a publié en 2001 «Besoin de vélo», à quoi Blanc réplique deux ans plus tard par cet épais volume (220 p.). Dois-je dire qu'en plus ils ont des écritures proches, des écritures dont le sourire n'est jamais absent? Mais je dirais que, des deux, Blanc est le plus bavard. Si je les rapproche d'un autre grand amateur de vélo, Blondin, eux ne tirent pas vers la légende. Quoique. Tous les trois ont dû goûter à sa juste valeur l'apostrophe de Jacques Anquetil (qui se mourait d'un cancer, l'automne 87) à son éternel second, Raymond Poulidor, qui le visitait: «Mon vieux Raymond, tu vas encore faire deuxième...»

Dans ce recueil vagabond, Blanc n'échappe pas à la légende du vélo ni à ceux qui l'ont tissée. Impossible de citer un nom car c'en sont dix, vingt, cent qui viennent. Il en oublie un: Christophe, le légendaire porteur du premier maillot jaune du Tour, en 1919, il préfère se consacrer à ceux qui ont irrigué son enfance et sa vie. Comme Hinault, dont il retrace la carrière, «une tragédie classique pure». Il trouve des accents blondinesques pour évoquer «l'empereur d'Herentals» (Van Looy) ou «l'Ange de la Montagne» (Charly Gaul). Mais bon, la chose est un peu convenue et peu de chroniqueurs sportifs ont réussi, comme Pierre-Louis Basse («19 secondes 83 centièmes» sur Tommie Smith), ou l'écrivain Jacques Josse («Marco Pantani a débranché la prise»), à hisser les sportifs dans des sphères véritablement littéraires.

Le Tour et la littérature ont à voir depuis sa naissance en 1903: son fondateur, Henri Desgrange, était le patron du journal *L'Auto*. Mais le premier livre impor-

tant est celui d'Albert Londres en 1924, «*Les forçats de la route*», en fait initialement une série d'articles, dans lequel il dénonce, déjà, le dopage.

Le Palois Christian Laborde est un fou furieux de vélo. Il a publié, en 2007, son «*Dictionnaire amoureux du Tour de France*». Mais son savoir encyclopédique le pousse à être toujours dans l'épopée, qui est un genre littéraire particulier. C'est d'ailleurs en ces termes que l'a analysé Roland Barthes dans «*Mythologies*» (1957), un texte dont l'évidence de l'analyse a souffert quelque peu avec l'abandon des équipes nationales au profit, signe des temps, des équipes de marques (en 62).

Où Blanc excelle, c'est quand il parle de sa pratique du vélo. Et, tiens, il y raconte en quelques pages une sortie avec Fournel: «*Dès le début de la bosse, il accélère. Je suis. Derrière nous, c'est la débandade. Il insiste. Je suis toujours. Il persévère. Je ne lâche pas. Il continue. Moi, non. [...] Au moment précis où je le rejoins, trente secondes se sont écoulées. Une brouille. Qu'un type comme lui ne me mette que trente secondes dans la vue en cinq kilomètres de côte, c'est pour moi un exploit. J'exulte. Il le voit. Il approuve mon enthousiasme.*

– *J'aime bien cette côte, dit-il. Elle permet de s'étalonner. De voir si on est en forme ou pas.*

Je souris, et glisse finement, l'air de rien, qu'aujourd'hui, avec la montée qu'il vient de se payer, et les trente petites secondes qu'il m'a mises dans la vue, il doit être satisfait de sa forme. Il hausse les épaules.

– *Penses-tu, j'ai mis cinq minutes de plus que d'habitude.*»

Voilà comment il faut aborder ce livre de Blanc: comme une virée un dimanche matin avec des copains ou mieux, avec la femme aimée. On se fabrique son paysage, on traverse sa vie, on n'aura pas de grandiose Tourmalet littéraire à escalader mais on ne tuera pas le temps, on le fera mousser. Des bulles de champagne. Légères.

«*Pourquoi faire du vélo? Pour savoir où j'en suis. C'est-à-dire où je suis. Je me donne des rendez-vous. Où je m'attends. Quelquefois, je m'y retrouve.*»

Rémi Lehallier ♦

Le Castor Astral, 2003.

«UNE COMPLICATION, UNE CALAMITÉ, UN AMOUR»



Un tout petit livre (115.000 signes), une « novella » – le terme désigne une longue nouvelle. Elle nous jette d'emblée dans la vivacité d'un style qui a le même sourire que ci-contre l'auteure, Véronique Bizot.

« *Il y avait bien eu ce corps dans la salle de bains mais, avait affirmé la personne de l'agence immobilière – un maquillage impitoyable lui donnait des airs de Liz Taylor dans ses pires périodes –, pas une goutte de sang ne s'était répandue sur le carrelage.* » Ça sent le professionnel. Tout le texte est construit autour de cette probabilité, bien que l'on s'interroge sur le narrateur. On se dit que c'est un subterfuge d'auteure pour ne pas donner tout à fait dans le narrateur omniscient. Le type se serait échappé de l'asile (qui a fermé ses portes car il n'avait quasi plus de locataires) avec trois comparses qui sont, eux, partis découvrir les joies de la montagne. On peine à y croire mais on n'en entendra plus parler.

Reste celui-ci qui est bien introduit dans la société locale, ce qui lui vaut d'être toujours le premier sur les lieux où il se passe quelque chose. Peu crédible mais le ton est enlevé et on se laisse prendre par l'histoire.

Le corps est celui de Samuel Blank, « *Un Écossais, quatre-vingts ans, un collectionneur* ». Un homme distingué, qu'un couple a remplacé dans sa location. Lui, c'est Brémart... enfin Bremski est son vrai nom, il parle six langues, et la jeune femme qui l'accompagne promène un lévrier espagnol. On apprendra page 32 qu'elle se prénomme Daphné.

Et voici Paul Prévert de retour dans le village. C'est lui qui a tué Blank, ainsi que la scène nous en sera racontée dans les moindres détails. Très distingué en effet, ce Blank, raffiné même puisqu'il offrira à Prévert, à qui il a lui-même commandité son propre assassinat, un des tableaux dont il est un collectionneur compulsif. Prévert fera les choses très proprement.

Blank lui a confié une ultime mission : tuer cette femme qui, nous dit Susan Blank, la femme du défunt, « *a travaillé pour nous, principalement dans les réseaux bulgares* ». Prévert sonne un soir chez elle mais. Ils bavardent et se saluent fort civilement. C'est Brémart/Bremski qui viendra l'inviter à dîner un soir chez eux, à la demande de sa femme.

Il n'y a que deux solutions : ou l'on file vers un retournement de genre et le couple Prévert-Daphné connaît une lune de miel, ou pan! pan!, Prévert fait le job. On patiente deux pages avant que Bremski déclare devoir partir illico. Option 1. Notre narrateur voit les deux néo-amoureux monter dans la chambre et y passer la nuit et toute la journée du lendemain. [Prévert doit avoir un six-coups!]

Mais l'auteure, décidément, n'en fait qu'à sa tête et, le surlendemain, c'est Daphné qui sort de la maison, grimpe dans sa voiture et disparaît. Le narrateur s'immisce dans les lieux et découvre Prévert dans la chambre. Il baigne dans son sang. Le narrateur ne fera aucune difficulté pour laisser les gendarmes l'embarquer...

Vous l'aurez compris, Véronique Bizot se moque des codes du genre, elle fait mine de les respecter mais se contrefiche que tout ceci ait un sens. Car enfin on ne saura rien de cette organisation secrète? mafieuse? ni des motivations de ce si élégant Samuel Blank. Seul l'inattendu l'intéresse. Le titre lui-même demeure en partie mystérieux. Belle désinvolture. Heureusement, il y a le ton : « *Je suis allé à la salle de bains et quand j'en suis ressorti Prévert n'était toujours pas mort, mais pas tellement vivant non plus, sa main ne cessait, par petites saccades de plus en plus chiches, de m'indiquer la porte, si bien que j'ai fini par penser que je l'importunais. Je vais patienter sur le palier ai-je dit en tapotant sa main, le temps que vous mourriez, ce ne sera pas bien long. [...] Je suis allé à la fenêtre dont j'ai écarté le rideau pour lui faire apprécier la couleur du ciel dans l'aurore, et je me suis retourné mais il était mort, aussi n'ai-je pas insisté...* »

On peut aussi penser que le style ne suffit pas.

Marc Frétoy ◆

Actes-Sud, 2019.

«MILLE ET UN MORCEAUX»



Il faut aimer le rugby pour lire «*Le Rives*» de Jean-Pierre Rives (préface de Walter Spanghero). Il faut aimer le théâtre pour lire ce «*Mille et un morceaux*» de Jean-Michel Ribes. C'est la règle du genre, tout à fait mineur littérairement parlant. Un

amas de souvenirs ne constitue pas un sujet d'écriture, même lorsque le style en est soigné. En gros, il faut aimer le bonhomme pour prendre intérêt au livre.

Ça tombe bien : j'aime Jean-Michel Ribes. Au début des années Mitterrand il a créé à la télé des émissions qui déclenchaient prodigieusement le rire : «*Merci Bernard*» puis «*Palace*». Un pot-pourri de sketches qui mit à l'honneur des scénaristes comme la bande de «*Hara-Kiri*», Gébé, Cavanna, François Rollin, et des comédiens comme Philippe Khorsand, Ronny Coutteure, Jacques Villeret... Un humour souvent absurde à la Topor.

À part ça, Ribes a écrit du théâtre («*Théâtre sans animaux*», «*Musée haut, musée bas*...») et beaucoup mis en scène («*Brèves de comptoir*» de Gourio, Dubillard, plusieurs pièces de son ami Jean-Claude Grumberg...). Depuis 2002, il dirige le Théâtre du Rond-Point à Paris.

Ce livre nous raconte donc mille et un souvenirs de Ribes. Strictement professionnels, je veux dire pas de révélation fracassante sur sa (ses?) vie(s) amoureuse(s), juste quelques petits clins d'œil que l'on sent déborder de tendresse envers sa fille : «*A.I.O. 14 mai 1991. Hier, Alexie, trois ans et demi, a écrit sur une feuille de papier ses trois premières lettres, A.I.O. Peut-être sera-t-elle écrivain, ou comédienne, elle joue des personnages très amusants dans sa chambre. Ou les deux. La semaine dernière, à sa mère qui la grondait, elle a répondu : "Tu sais ce que tu es maman ? Tu es la guerre du Golfe." Oui, elle sera les deux.*»

Impossible de faire le compte des gens dont il nous parle. Trop nombreux. Jean Mercure est le premier. En 68 il a fondé le Théâtre de la Ville. Ce jour-là, trente ans plus tard, il est mort, avec sa femme, tous deux dans le

même geste : «*Pas question de continuer à jouer la comédie de la vie quand on trébuche sur le texte.*» On le perçoit d'emblée, que le zigoto est un grand comique, c'est-à-dire que le rire tire les larmes.

Le plus bel exemple en est Topor, l'homme à l'énorme rire. La preuve : «*Abraham Topor – Topor me dit que c'est la gardienne de l'immeuble où ils habitaient qui a dénoncé son père Abraham aux nazis. Il fut emmené au camp de Drancy. Je lui demande si, à son retour, la gardienne était toujours là. Elle l'était. «Vous ne l'avez pas égoragée?»*

– Non, me répond-il. Quand on passait devant elle, papa nous disait : "Ne la regardez pas, ça lui apprendra..."»

Topor qui se désespérait de ne jamais réussir à entraîner son ami dans ses beuveries car si Ribes a un défaut, c'est bien d'exécrer tout alcool... Difficile à vivre, non ?, quand on fréquente de si près un Villeret ou un Gourio. Ou un Roland Blanche : «*Si frère est plus qu'ami, plus que complice, plus que joie immédiate, plus que paratonnerre, plus que fou rire, plus qu'épate, qu'issue de secours, plus que peines ensemble et chagrins aussi, plus que haines jumelles, plus que tendresse et batailles, plus que femmes aimées, plus que jours qui s'allongent [...] plus que le rosée au soleil, plus que toi, plus que moi, alors Roland Blanche était mon frère, et le reste.*»

La politique aussi s'invite, «*Homme politique – L'erreur que commettent la plupart des gens est de penser que l'homme politique est un homme, alors que c'est un homme politique.*» Le seul geste public qu'il eut fut d'apporter son soutien à Hollande en 2012. Ah non, avant il y avait eu une admiration sincère pour de Gaulle et puis «*Nicolas Sarkozy... je [le] remercie au passage de m'avoir pour la première fois fait découvrir la rage de m'engager pour le combattre*» – [je savais bien que Sarkozy n'avait pas que des choses négatives à son bilan]. Mais sa pensée n'est pas idéologique, même en mai 68 : «*Sentimentale, d'abord, la politique.*»

Une dernière petite miette avant de refermer l'épais volume (510 p.) : «*Taire sa douleur. Je ne veux pas qu'à mes malheurs s'ajoute celui de savoir que mes ennemis s'en réjouissent.*»

Roger Wallet ♦

L'Iconoclaste, 2015.

«RELÉGATION»



Un livre auquel je n'ai rien compris. C'est rare. À commencer par la mise en page qui m'apparaît résolument commerciale. Je m'explique.

Le petit volume – 150 p. – est divisé en 19 parties. D'ordinaire ce sont des chapitres et

l'on saute parfois la page vierge de gauche pour attaquer à droite. Là, on prend deux pages pour annoncer la «Partie». 150 - 38, reste 112. Disons 100 si l'on tient compte des blancs en fin de «chapitre». Ce qu'on appelle une «novella». À quoi bon faire paraître un texte plus important qu'il n'est ?

L'autre subterfuge est d'alterner deux «histoires». La seconde, dans des «parties» titrées «Transition» est un conglomérat souvent informel de choses entendues dans la rue d'une ville de banlieue où vit la narratrice. J'ai beau me creuser, je ne vois aucun rapport avec le texte principal qui évoque, pour l'essentiel, les relations incestueuses d'un homme mûr avec sa jeune nièce orpheline. Le texte principal se limite donc à 150 - 64 = 86p. À raison disons de 1.100 signes/p., cela fait un petit 100.000 signes. Pas de quoi constituer un livre des éditions «des femmes» ! Donc obligation de grossir le volume.

J'ai l'air sans doute trivial d'aborder ainsi un livre mais quand je lis en quatrième que «L'autrice» «développe une œuvre originale et incandescente, d'une rare acuité sensorielle, donnant voix à l'expérience intérieure dans laquelle elle explore les thèmes de l'enfance, de la relation mère-fille, du couple, de la guerre, de l'angoisse...» je suis en droit d'attendre «une œuvre», ce que, vous l'aurez compris, ce livre n'est pas.

Il faut quelques paragraphes pour comprendre la situation de la narratrice : elle a perdu ses deux parents et a été recueillie par son oncle – qui était le jumeau de sa mère. Ils vivent dans un «manoir». Et les relations troubles qu'entretient l'oncle, suggérées dans le chapitre 1, se révèlent ensuite véritablement incestueuses, sans qu'une

véritable relation sexuelle s'établisse. Dans les chapitres suivants cela sera dit plus clairement, jusqu'à justifier la haine qui s'empare de l'oncle, lequel chasse purement et simplement sa nièce pour vivre avec Mathilde – qui a l'âge de la narratrice.

Les ficelles de la construction sont un peu grosses. C'est crispant de maladresse. On croirait un scénario de Yann Moix. Voilà l'autre point qui m'éloigne de ce texte, ce n'est pas un roman, c'est une thèse. À deux balles.

C'est si vrai que «L'autrice» ressasse, d'un chapitre à l'autre, les mêmes obsessions, qu'elle exprime dans une langue chargée d'adjectifs et de propositions, lourdement symbolique :

«Je ne m'en languis pas moins de mon existence de campagnarde où, malgré la rupture monastique avec le monde, instituée par mon oncle, avant l'arrivée de Mathilde, le désir brut sécrétait du mucus, fouillait mon corps de long en large, fouillait mes hormones de jeune femelle animale flairée par le mâle et me causait des élancements qui irradièrent jusque dans les vastes champs ouverts de l'ancienne vallée pastorale où je vagabonde dans les prairies à foin, dans les pâturages à moutons, dans les lopins de terre enclous de haies du cadre rural dont le rayonnement disparu verdoie en surimpression sur les arbres clairsemés de la banlieue surpeuplée d'où je ne peux plus m'évader.» [p.75] Ouf !

Vers la fin apparaît une jeune voisine, Roumania (une Ukrainienne !), une auteure de livres pour enfants, avec qui se tissent très vite des liens d'amitié et presque fraternels, pardon, sororels.

Je n'ai pas pris le temps d'évaluer l'importance des redites, d'un chapitre à l'autre – comme la description du manoir et de la propriété familiale – mais, à ne garder que l'original, je dirais qu'il devrait rester... une grosse nouvelle. Le roman taille bien trop grand pour ce texte et le rembourrage qu'il a fallu pour le mettre au calibre en fait un récit boursoufflé de partout, dans lequel le lecteur se sent très vite engoncé.

«L'autrice»? Chantal Chawaf.

Marc FRÉTOY ◆

Des femmes, 2019.

«LA JEUNE FILLE AU RUBAN»



Un album à l'image de sa couverture: d'une infinie douceur. Un petit parterre de plantes et de fleurs dans lequel une fillette – elle n'est pas adolescente – surveille une petite pousse végétale. Ses habits évoquent la fin du Moyen Âge, la Renaissance.

La fillette se prénomme Marijke. Elle est servante chez les Van de Velde; lui est capitaine et sillonne les mers jusqu'en Inde pour commercer les draps hollandais.

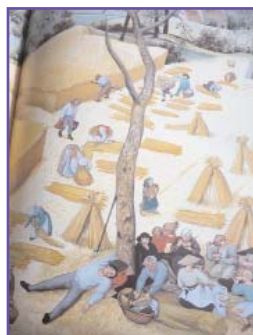


Marijke fait partie de l'armada des domestiques qui astiquent, nettoient et rangent. Un jour, dans les épluchures de légumes, elle trouve une graine. Elle la met en terre. Quand elle va pousser, elle va devenir si robuste que la fillette pourra y grimper et découvrir, derrière le mur de la propriété, toute une vie qu'elle ne soupçonnait pas.



La fois suivante, le paysage a changé. Les enfants jouent à se poursuivre dans un beau printemps. Elle

remarque un jeune garçon de son âge, il lui crie son prénom, Gerlof. Puis viendra l'été, les moissons...



Ça ne vous rappelle rien? ... Brueghel, *La moisson*, 1565. Les mêmes!



L'illustratrice, Anne Buguet, a recréé l'atmosphère des maîtres flamands des XV^e et XVI^e, Van Eyck et Vermeer en tête mais la liste comporte une quinzaine de noms. De là vient cette douceur angélique des tons.

L'histoire de Valère Staraselski est de même: Marijke et Gerlof se marieront, et ils sauront se montrer attentionnés envers leur petite servante.

Beaucoup de scènes sont des scènes d'intérieur, en lien avec les activités de Marijke. Toutes évoquent en nous



des réminiscences par l'attitude, le geste, le regard, le climat qui y règne.

Il y a aussi cette double page sans fond où Marijke pleure sur sa «plante» magique désormais fanée. Beau comme une enluminure!

J'ai oublié de le dire: savez-vous quel est le métier de Gerlof? Eh bien, c'est inévitable: il peint.



«LE SECRET DU ROCHER NOIR»



Ce rocher noir est un terreur pour les marins, il a la réputation de détruire tous les navires qui l'approchent. Erine rêve pourtant de sortir en mer. Un jour elle se cache sur le bateau de sa maman.

Une manœuvre rapide pour échapper, au sortir de la brume, à la masse noire effrayante projette la gamine dans l'eau. Dans les profondeurs sombres de l'eau, Erine assiste à l'éveil du rocher. Elle découvre la féerie des poissons et des algues. Et le rocher bouge, il est vivant!

En revenant au village elle tente vainement d'expliquer

sa découverte aux gens du port. Personne ne veut la croire. Et d'ailleurs, peu après, il se monte une expédition punitive pour venir à bout du monstre rocheux.

Heureusement Erine s'interposera avec courage. Elle sauvera le rocher de la destruction et les habitants du village deviendront ses fidèles.

On est là résolument dans l'univers du conte et ses personnages magiques. On retrouve clairement les étapes du récit telles que les a explicités Vladimir Propp dans sa «*Morphologie du conte*». Une situation initiale : le village de pêcheurs et ce rocher

noir qui constitue une lourde menace pour eux. Le premier «méfait» est la plongée involontaire d'Erine dans l'eau; ce méfait désigne dans le même temps le mandataire qui y mettra fin: ce sera Erine. Mais elle ne convainc pas. D'où le second «méfait», qui est l'agression vengeresse des marins contre le rocher. Cette fois Erine réussira dans son projet. Et la situation finale est en effet préférable à l'initiale, ce qui est le schéma des «contes merveilleux». La preuve: le rocher se pare de lumières et la mère d'Erine y installe même un phare.

Comment fonctionne l'histoire? Un premier «souci» tient à l'impersonnalité du rocher; même s'il est figuré avec un visage, des jambes et des mains, l'anthropomorphisme peine un peu. Ce qui ne se produit par exemple pas avec les personnages de *L'Odyssee*. Un second souci est qu'on ne s'identifie pas plus facilement avec les pêcheurs qui n'existent qu'à travers leurs bateaux hérissés de machines «de guerre». On a un affrontement entre des personnages inanimés. Pour le jeune lecteur, le transfert de cette histoire dans sa propre vie n'est pas évident car l'étrangeté est trop grande.

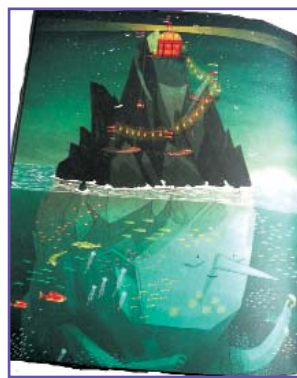
Dernière remarque: les images sont très empreintes de noir et de sombre, même le projet de destruction se déroule la nuit...

Évidemment, ce sera le rôle de l'adulte que de guider le jeune lecteur dans la voie de la réflexion, par exemple en transposant ce rocher noir en «ces noirs bateaux» qui font traverser la Méditerranée aux migrants...

Anaïs Labbaye



L'école des loisirs, 2018.



LE LÉZARD



On approchait de la mi-août, allongé sur mon transat je flemmardais, profitant d'un tendre soleil, j'étais bien là et puis... coup de téléphone «T'as fait ton texte pour ce mois ci?»... putain, j'y pensais plus! Oh non! Août c'est encore les vacances (même si je suis en retraite)! Déjà que d'habitude il faut me pincer le cul pour que j'avance... Bref, je vais vous dire quel genre de mec je suis: j'adore roupiller, j'aime pas travailler, ça m'emmerde... Ou alors, trouver un texte qui me ressemble... J'en ai un! Lequel? Eh bien, un texte que je récitais il y a cinquante ans (je sais, le temps passe à la vitesse grand V) lors de spectacles de poésies et de chansons (le chanteur, je m'en souviens comme si c'était hier, c'était du Bertin tout craché!). Alors, ton texte? Ah oui, je vous le chuchote au creux de l'oreille: *Le lézard*, chanté par Mouloudji (j'avais eu la chance de le croiser à la Fête de L'Huma, il y a bien bien longtemps...). Un grand Monsieur çui-là. Un vinyle que je réécoute lorsque je n'ai pas le moral: *Comme un p'tit coquelicot, La complainte des infidèles...*

Je n'y avais jamais fait attention, mais cette chanson (poème?) avait été écrite par Aristide Bruant (je confonds toujours avec un autre Aristide... pas mal non plus celui-là, mais dans un autre genre...). Toujours d'actualité les chansons de Bruant, vous savez ce chansonnier au grand chapeau noir et à l'écharpe rouge peint par Toulouse-Lautrec: *À La Bastoche, Ah! Les Salauds!, Casseur de Gueules...* Entre nous (au risque de m'attirer les foudres de nos chers lecteurs), je préfère l'interprétation de Mouloudji à celle de Bruant (mais c'est peut-être dû à la qualité des enregistrements).

Je sais bien que cette rubrique est «Poésie», mais cette chanson y a bien toute sa place, n'est-ce-pas?

Je me souviens que, lorsque je récitais ce texte, je baïllais sur scène... et les spectateurs aussi!

Envie que le temps se fige au mois d'août, allonger ses flûtes au soleil et s'endormir.

Allez, bon courage et à l'année prochaine, bossez bien les mecs (et les nanas, bien sûr!)... et vive Marcel et Aristide!



«On prend des magnièr' à quinze ans,
Pis on grandit sans
Qu'on les perde:
Ainsi, moi, j'aim' ben roupiller,
J' peux pas travailler,
Ça m'emmerde.
....
J'en foutrai jamai' eun' secousse,
Mêm' pas dans la rousse,
Ni dans rien.
Pendant que l'soir ej' fais ma frape,
Ma sœur fait la r'tape,
Et c'est bien:
Alle a pus d'daron, pus d'daronne,
Alle a pus personne,
Alle a qu' moi.
Au lieu d'sout'nir ses père et mère,
A soutient son frère,
Et pis, quoi?
Son maquet, c'est mon camarade:
L' veut ben que j'fade
Avec eux.
Aussi j' l'aime mon beau-frère Ernesse,
Il est à la r'dresse,
Pour nous deux.
Ej' m'occup' jamais du ménage,
Ej' j'suis libe, ej' nage
Au dehors,
Ej' vas sous les sapins, aux Buttes,
Là, j'allong' mes flûtes,
Et j' m'endors.
....
On prend des magnièr' à quinze ans,
Pis on grandit sans
Qu'on les perde:
Ainsi, moi, j'aim' ben roupiller,
J' peux pas travailler,
Ça m'emmerde.»

Mario Lucas ◆



Dans l'immense cohorte de ceux qui nous ont quittés en septembre, je me suis arrêté sur un certain Abdallah, mort d'une crise cardiaque au volant de sa voiture. Ça se passait au Caire, le 4 septembre dernier. Et alors, objectez-vous? Pas de quoi s'agiter du linceul ni frétiller de la bandelette! Des tas de gens meurent de crises cardiaques! Certes, mais la chose qui doit retenir notre attention, ce ne sont pas tant les causes de la mort d'un individu que sa personne même. Pour commencer, cet Abdallah avait 25 ans. C'est jeune pour une crise cardiaque, vous ne trouvez pas? Non? Vous connaissez des tas de gens qui sont morts de crises cardiaques à 25 ans? Dans des rave parties? Ah, oui! En effet. Ça arrive parfois... Il y a des fragilités! Remarquez, le père d'Abdallah était mort lui aussi d'une crise cardiaque trois mois plus tôt. Au Caire également. Pas au volant de sa bagnole, mais dans la salle d'un tribunal qui le jugeait pour "incitation à la violence" et "espionnage". Un père fragile du cœur et un fils qui a hérité de cette même fragilité... C'est moche, mais ça arrive. Vous avez raison. Le père de ce jeune homme se prénommait Mohamed, un prénom assez répandu dans ce pays. Son nom de famille? Morsi. Comme l'ancien président d'Égypte? Pas "comme"! C'est bien de l'ancien président d'Égypte dont on parle. Mohamed Morsi, premier président élu démocratiquement dans ce pays, puis destitué en 2013, puis condamné à 45 ans de prison avant ce nouveau procès qui aurait certainement aggravé sa peine. Abdallah était son plus jeune fils. En juin dernier, Abdallah avait déclaré que son père avait été assassiné. Il disait que cette crise cardiaque, c'était du bidon. Son propre décès apporte la preuve qu'il se trompait... La crise cardiaque est une vacherie héréditaire. Quand le fils meurt des mêmes causes que le père, les conclusions médicales sont limpides. La médecine tout comme la politique ne sont pas des sciences exactes mais elles ont pour point commun qu'elles ne rigolent pas avec les certitudes!

Michel Lalet ♦

PS. La presse internationale, y compris africaine, y compris d'opposition au régime égyptien en place, reste très prudente sur les causes du décès du jeune homme. Donner à croire qu'on affiche son soutien aux Frères Musulmans et à feu Mohamed Morsi n'est pas ce qu'il y a de plus astucieux à faire ces temps-ci. Y compris d'ailleurs pour nous autres. La presse cite en boucle des proches du jeune homme, qui ne voient rien de suspect dans cet événement. Il n'y a que moi pour faire de la paranoïa complotiste et donner à penser je-ne-sais-quoi. C'est moche aussi, la paranoïa! Et entre nous, "je-ne-sais-quoi", en vrai je ne sais pas ce que c'est!

DESTITUER UN 4 SEPTEMBRE

4 septembre 1870 – Napoléon le Petit a pris deux jours avant une déculottée à Sedan, il a capitulé. La nouvelle est connue le 3 à Paris. Les députés sont convoqués d'urgence au Palais-Bourbon. Première décision: le général Trochu (*«participe passé du verbe trop choir»*...) est maintenu gouverneur général de Paris. Ni Gambetta ni Thiers n'en peuvent mais: la foule qui a envahi l'Assemblée réclame la destitution de l'Empereur et l'instauration de la République. La séance est levée.

C'est Gambetta qui, devant l'Assemblée, lit cette déclaration: *«Français! Le Peuple a devancé la Chambre, qui hésitait. Pour sauver la Patrie en danger, il a demandé la République. Il a mis ses représentants non au pouvoir, mais au péril. La République a vaincu l'invasion en 1792, la République est proclamée. La Révolution est faite au nom du droit, du salut public. Citoyens, veillez sur la Cité qui vous est confiée; demain vous serez, avec l'armée, les vengeurs de la Patrie! Hôtel de ville de Paris, le 4 septembre 1870.»*

On croirait du Mélenchon...

NAÎTRE UN 4 SEPTEMBRE

Antonin Artaud (4 septembre 1896 - 4 mars 48) – Il sent toujours le soufre et le théâtre dit d'avant-garde (tel le Living Theatre de Julian Beck – qui mit Vilar à la porte du Festival d'Avignon en 68) n'a pas réussi à l'annexer. Il demeure irréductible. Dès l'enfance des douleurs terribles et une façon d'électrochocs paternels. Premiers poèmes. Puis cure, hôpitaux et asiles. Rencontre de Charles Dullin, le théâtre entre dans sa vie. Comme acteur. Et bientôt le cinéma (Dreyer, Pabst, Abel Gance). En 24 il adhère au surréalisme mais refuse en 27 de le faire au Parti Communiste. Il crée alors le Théâtre Alfred Jarry.

En 38 paraît *«Le théâtre et son double»* dans lequel il développe le concept de *«théâtre de la cruauté»*. Voyages, drogues, internements. De 43 à 46, il est interné à Rodez. Comme Van Gogh. En 47 il publie *«Van Gogh, le suicidé de la société»*. Mort d'un cancer l'année suivante.

Sur la dernière page de son dernier cahier de brouillon (cahier 406, feuillet 11) on peut lire: *«De continuer à / faire de moi / cet envoûté éternel / etc. etc.»*

Décidément inclassable.

Examinez les esprits qui réussissent à nous intriguer : loin de faire la part des choses, ils défendent des positions insoutenables." Emil Cloran - La tentation d'exister.

LES TOXICO-HOSPITALIERS



Il y a un problème à l'hôpital. Un problème chez les urgentistes. Une grève même, qui inquiète et pose question. Que veulent-ils? Simple : ils sont débordés et ils veulent davantage de moyens techniques, davantage de personnels, davantage d'argent. Grosso modo, rien de très original. Sauf si l'on regarde cette demande sous le seul angle qui mérite d'être considéré : celui d'une intoxication majeure au pognon qui perdure depuis des décennies.

C'est du brutal, les petits loups, mais notez-le bien : c'est aussi de l'histoire! Car le présent a toujours ses racines dans un passé plus ou moins récent. Ici, pour ne pas trop alourdir le cheminement, je ne vous emmènerai qu'à quarante ans de distance.

Dans les années 70 et au début 80, l'hôpital fonctionne sur le principe du "prix de journée". Qu'est-ce à dire? L'argent rentre dans les caisses de l'hôpital pour autant qu'on ait allongé des malades dans des lits! Une journée : mille francs de recette. Deux jours : deux mille francs. Quinze jours : quinze mille francs. La conséquence immédiate sera le début des hospitalisations prolongées, avec toutes les bonnes justifications du monde. "Ah! On vous garde en observation. On craint que ça ne s'aggrave!" ou bien : "Je vais vous adresser au service de mon confrère, car décidément, il est bien possible que ça puisse le concerner!" ou encore : "Nous vous gardons pour des examens complémentaires..." D'ailleurs à cette époque les examens complémentaires sont une autre bénédiction pour l'hôpital : on peut les multiplier à l'infini, refaire ces mêmes examens une fois, deux fois, trois fois... Les refaire à chaque fois que le malade passe d'un service à l'autre. Les machines d'imagerie médicale tournent à plein régime. La sécu paye sans sourciller...

Et puis ne perdons pas de vue qu'existe aussi une hiérarchie des hôpitaux. Pour illustrer la chose, si la jambe cassée est facturée cinq cents francs par jour dans un hôpital local, la même jambe le sera pour mille à l'hôpital général et dans la Rolls-Royce qu'est l'Hôpital Universitaire, elle sera facturée cinq mille... Pour les mêmes soins. Pour une démarche médicale identique. Pour un coût réel identique.

Mettre les malades dans des lits, les y garder le plus longtemps possible, installer autour d'eux un univers coûteux, démultiplier cette logique pour améliorer sa situation personnelle en créant des "lits privés" au sein même de l'hôpital public, voilà comment marchait ce système, en attirant toujours plus de clients vers ces lieux qualifiés d'excellence, captant effrontément le plus de ressources possible vers un certain type de structures, vers un certain type de médecine, vers un certain type de médecins qui accumulaient toujours plus de prestige, de pouvoir, de richesses.

Mais hélas pour eux, des administrateurs des fonds publics (l'État, la Sécu, les Mutuelles) commencent à mettre leur nez dans cette histoire. Le risque est grand de voir la poule aux œufs d'or se contister légèrement. C'est alors que nos hospitalo-universitaires, ceux que l'on appelait *les grands patrons*, ont une cascade d'idées de génie pour reculer l'échéance inévitable d'un contrôle sur leur business et, surtout, d'un risque de baisse du flot d'argent déversé sur leurs têtes par la sécu et par les mutuelles.

Ils inventent l'idée géniale des Urgences, ouvertes à tous, à tout vent et à toute heure. Pour être certains de bien ratisser la clientèle lambda vers les urgences, ils y adjoignent le SAMU et les SMUR et bientôt le numéro de téléphone unique, le 15. Ce sont là de vulgaires systèmes de rabattage. Une fois le client attrapé, il n'y a plus qu'à le mettre dans un lit, le garder aussi longtemps qu'il est possible et vogue le prix de journée et sa facturation sans limite...

Pour que le public adopte ce choix étrange de se rendre aux urgences – souvenez-vous bien qu'à cette époque personne ne veut aller à l'hôpital s'il ne se sent pas à l'article de la mort! – il faut encore rendre ce service sympathique. Le vendre. Le survendre même! On va donc vanter *ad nauseam* les exploits des équipes de pointe, comme si l'aptitude à réaliser une greffe cardiaque justifiait que les patients soient traités au même endroit quand ils n'ont besoin que de trois points de suture ou qu'ils ont mal digéré leur sandwich pâté! L'argument financier sera utilisé lui aussi : "Venez chez nous! C'est gratuit!" (Ça l'était au démarrage de ce service! Les hôpitaux se refaisaient la cerise financière en gardant les personnes dans les lits!)

Mais nos mandarins ont bien compris que valoriser ce que font ces médecins d'élite risque de ne pas suffire. Encore faut-

il déconsidérer tout ce qui ne relève pas de cet univers *d'excellence*. Dès lors, à coups d'études bidon, on déglinguera les Hôpitaux Locaux, petites structures de proximité dans lesquelles travaillaient les médecins libéraux. Tout comme on déglinguera les petites maternités, là encore à coup d'études bidon sur les taux de mortalité comparés: "Venez chez nous! On ne meurt pas en couches! Alors que dans les petites maternités de campagne, si! Douze fois plus!" Évidemment, ce que les études en question ne montrent pas explicitement, c'est qu'à l'hôpital général, on ne meurt jamais à la maternité si l'on devait mourir, mais au service de réanimation. Fermez le banc. Et l'on déglinguera également les petits hôpitaux généraux, qui privent les plus gros d'une zone de chalandise et d'une recette bienvenue. La concurrence entre hôpitaux est impitoyable. Les plus petits, les moins soutenus, les moins richement dotés meurent et disparaissent... On notera que c'est ainsi qu'ont commencé les déserts médicaux et l'hôpital à deux heures de chez soi!

Et puis, comme les hospitalo-universitaires ont la haute main sur la formation des médecins, ils organisent sciemment une formation dévaluée pour la piétaille des médecins de ville et de campagne tout en inventant parallèlement des spécialisations absurdes ou particulièrement inutiles, telles que la pédiatrie de ville, la gynécologie de ville, la gériatrie de ville qui formeront de nouveaux bataillons de soutiens syndicaux à leurs projets. Dans le même temps, ces trois disciplines sont écartées de l'enseignement de celles et ceux qui vont devenir généralistes. "Si mon médecin ne sait pas s'occuper des gosses ou des vieux, il faut bien aller voir le pédiatre, ou aller aux urgences!" diront les familles. Peut-on faire plus simple?

Enfin, au moment de la mise en place du 15, ils vont créer toutes les conditions pour que les médecins de ville ne puissent pas y participer. Tout d'abord en instillant l'idée que leur compétence est douteuse, mais surtout, en leur infligeant des contraintes auxquelles ils ne peuvent pas faire face. Pour finir, beaucoup d'entre eux, lassés qu'on les prenne pour des truffes, ont purement et simplement décidé de ne pas participer à ce qu'ils considéraient comme une sottise dangereuse et comme une iniquité. De ce moment date l'idée que "mon médecin n'est pas joignable le soir ni le week-end!"

Dès l'instant où toute cette mécanique se met en branle, les patients ont-ils encore le choix? Non. Clairement, ils ne l'ont plus! Ils sont dans la seringue et le piston les pousse inexorablement vers les services d'urgences hospitalières pour le moindre bobo...

Mais depuis, les deniers publics sont sous surveillance. Le système de financement a profondément changé. L'hôpital ne gagne rien – ou presque rien – en mettant un malade dans un lit car les dotations financières sont forfaitaires et visent à accélérer la sortie des personnes et pas leur maintien en place.

Pourtant dans le même temps les urgences sont de plus en plus saturées. Les directeurs d'hôpitaux tout comme les médecins voudraient bien que les mecs aux trois points de suture et ceux au sandwich pâté ne viennent plus aux urgen-

ces, parce que ça coûte à l'hôpital au lieu de lui rapporter. Mais on le voit, ils viennent quand même!

Normal: les messages rabâchés durant plusieurs décennies ont fini par rentrer dans les têtes: "C'est top qualité!" "Les médecins de campagne (ou de ville) sont mauvais." "Mon généraliste n'est pas disponible." "On sera mieux soigné à l'hôpital." Et puis, les rabatteurs (police-secours, pompiers, Samu, Sécurité Civile) conduisent les gens de façon automatique à l'hôpital, alors...

Alors en effet les urgences sont saturées. Vraiment gravement saturées. Et bien entendu je ne veux pas mettre en cause la qualité des équipes soignantes qui y travaillent. On sauve et on a sauvé des dizaines de milliers de personnes dans ces lieux. Tous ces professionnels se crèvent la paillasse, c'est plus que certain. Ils ont d'immenses qualités techniques. C'est d'ailleurs LA constante de ce métier: plus on fait de soins, meilleur on est! Plus on travaille, mieux on travaille! Pas de chance au passage pour ceux que l'on a écartés de cette médecine-là! Ceux qui travaillent moins, ceux qui font moins d'actes techniques et qui, mécaniquement, deviennent moins bons! En revanche pour ceux qui sont en place, débordés, insomniaques, cramés comme jamais, on touche aux limites de l'exercice.

Que faut-il faire? Réorganiser ce système, en ré-étagant les niveaux d'intervention? Valoriser toutes les petites structures, plus souples, moins coûteuses? Revisiter tous les schémas de coordination et de hiérarchisation? Probablement.

Les médecins urgentistes, le nez dans le guidon, ne semblent pas savoir que les revendications qui sont aujourd'hui les leurs, sur le modèle du "toujours plus!", sont l'exact prolongement de ce qui fait leur malheur, leur stress et leur détresse... Ajouter des moyens aux services des urgences ne peut que favoriser le déséquilibre de l'offre de soins et continuer de l'amplifier. Plus les gens continueront d'aller en masse vers les urgences, moins le maillage médical de terrain fonctionnera et moins il sera performant et efficace. Mais nos médecins hospitaliers sont hélas comme le toxico qui, pour calmer la douleur, a besoin de sa dose, tout de suite. Et si possible, de la meilleure came et en plus grande quantité que jamais... Qui peut expliquer au toxico que ça ne doit pas se passer comme ça? Qui peut expliquer à un médecin urgentiste débordé que la solution à son problème consiste à restreindre encore ses dotations et ses moyens d'action?

Comment faire comprendre à un individu que son salut passe, non pas par une amélioration immédiate de son sort personnel, mais par une évolution collective dont il sera à terme bénéficiaire... si tout se passe bien.

Et si ça ne se passe pas bien, dans quarante ans on pourra écrire une nouvelle histoire de cupidité, d'avidité et de pouvoir. Un joli fiasco qui aura abouti, comme d'habitude, à une catastrophe sociale.

Alléluia! Et merci Docteur...

Michel Lalet 

PERSONNAGES EN QUÊTE D'AUTEUR *

C'est avec un plaisir presque toujours renouvelé que l'on assiste à la représentation des grandes œuvres du répertoire lorsque l'égoïsme d'un metteur en scène n'en a pas dévalué la portée. Pourtant on peut se lasser de la énième adaptation de *L'Avare*, de *Phèdre* ou, plus près de nous, de *Mort d'un commis voyageur*. L'actualité théâtrale témoigne une fois encore qu'il est toujours plus sûr de monter des pièces dont la notoriété est déjà éprouvée, que de recourir à des créations originales. Rares sont les écrivains reconnus qui se risquent à délaissier le confort du roman au profit d'un hypothétique succès. L'époque où les poètes, les romanciers et même les philosophes trouvaient dans la stylisation théâtrale le plus sûr moyen de démocratiser les mythes ou de populariser leur pensée, semble révolue. Les derniers feux de Brecht, Beckett, Ionesco, Pinter s'étant éteints, les dramaturges ont cédé le devant de la scène aux scénographes et aux théoriciens sinon aux expériences collectives ou institutionnelles¹. Pourtant les manuscrits circulent, certaines pièces sont éditées, on écrit dans les écoles, les prisons avec l'aide d'auteurs en résidence. Chez nous, il y a encore des auteurs à succès comme Yasmina Reza, Éric-Emmanuel Schmitt pour ne citer qu'eux, mais qui connaît, en dehors des milieux initiés, Noëlle Renaud, Philippe Minyana, Eugène Durif?

L'écriture dramatique est évidemment plus complexe et plus risquée qu'on ne pense. Le Théâtre avec

une majuscule s'inscrit dans un système politique et social. Il faut tenir compte de la distinction entre le théâtre privé, condamné au succès même facile, et le théâtre subventionné ouvert à toutes les audaces, sans oublier les coteries et les chapelles. Il y a de quoi effrayer tout écrivain consciencieux!

Contrairement à l'in-

timité du roman ou du poème, l'optique théâtrale, à la fois discours et spectacle, exige une condensation de la forme et une unité du propos² dont la traduction passe par la médiation des acteurs et de la mise en scène. Le théâtre contemporain entretient un rapport plus complexe au texte et mise davantage sur le spectacle³. Les artistes mettent en jeu le mode de fabrication et l'ensemble des outils de la représentation: texte, corps, espace, lumière... Le processus de création devient la matière même des spectacles. Tout peut se jouer dans cette distance entre l'auteur et le spectateur. Des comédiens insignifiants, un metteur en scène prétentieux, et le texte le plus brillant perd tout son éclat. Si un lecteur est libre d'abandonner un livre en toute discrétion, dans la salle, le spectateur captif exprimera son enthousiasme ou son rejet avec fracas.

Si l'on excepte la dimension scénographique et les effets, il revient à l'auteur, bien avant de trouver un public, de trouver des personnages, à moins que ce ne soient les personnages qui doivent trouver un auteur. Si l'on suit Pirandello *«l'aventure des personnages n'a aucun style avant qu'on n'ait trouvé leurs rapports théâtraux!»* Le problème n'est donc point de créer des personnages mais de leur écrire une pièce! La difficulté d'écriture vient de ce que l'auteur doit concevoir à la fois le récit et l'action tout en pensant au spectacle. Si le matériau technique est d'abord le langage, le discours sans la scène n'est que récitation, la scénographie privée de la qualité du texte n'est qu'agitation dans l'espace. Il faut donc trouver le ton juste. Au théâtre la parole signifie plus qu'elle n'orne, mais gare au débordement verbal qui ennuiera le spectateur.

Dans le théâtre contemporain, le discours n'est pas l'essentiel, une pièce qui trouve aujourd'hui un public oscille entre suggestion et action plus encore qu'entre langage et spectacle. Il s'agit davantage d'un problème d'esthétique que de culture. Par contre, pour le spectateur moyen, l'importance des personnages à travers le





Philippe Minyana

jeu des acteurs, leur caractérisation physique à l'intersection entre fiction et vraisemblance, prime sur les subtilités du système théâtral. Mallarmé a renoncé au théâtre faute d'avoir trouvé des personnages qui ne soient pas lui-même. Car, comme l'affirme Hugo, le génie dramatique, c'est savoir «être les autres». C'est parce qu'une pièce fon-

ctionne comme un réseau de relations humaines que les personnages sont vivants. Toute une humanité théâtrale hante notre imaginaire.

Cela démontre que les personnages survivent indépendamment de toute intrigue particulière et qu'il suffit de changer la pièce pour qu'ils évoluent dans d'autres histoires. Tout dramaturge peut aisément reprendre dans des trames nouvelles et des genres différents Antigone, Sganarelle, Harpagon ou Don Juan sans qu'ils perdent leur identité séculaire. Écrire pour le théâtre, c'est être conscient d'être dépossédé de son œuvre et de ses personnages. Une pièce s'écrit comme une partition, avec plus ou moins d'indications harmoniques⁴, la relation entre les personnages donne la ligne mélodique. Liberté est ensuite laissée à chaque acteur ou à chaque metteur en scène de définir une colorature originale ou particulière, à condition que cela ne sonne pas faux. Quant aux personnages, infidèles, ils sauront vivre, se séparer, mourir chez d'autres dramaturges qu'ils auront su séduire.



1. Comme par exemple, en leur temps, "le Théâtre de la Colline", "le Théâtre de la Parole" et parmi leurs avatars provinciaux "la Compagnie de la Cyrène" (Oise).

2. Que l'on ne retrouve pas toujours dans le théâtre d'aujourd'hui mais qui font le sel du roman polygraphique à la Umberto Eco.

3. Nous dirons que les auteurs souvent metteurs en scène voire acteurs mettent en jeu le mode de fabrication et l'ensemble des outils de la représentation : texte, corps, espace, lumière... Le processus de création devient la matière même des spectacles.

4. Les didascalies.

Parmi les éditions qui se vouent au théâtre, signalons «Théâtrales», «Le bruit des autres», «L'École des loisirs», «Les Solitaires intempestifs», «Espaces 34»...

GUY RÉTORÉ (1924-2018)



J'aime cette photo, pour moi elle dit qui était Guy. Le Guy de ces dernières années, quand je l'ai retrouvé, par un merveilleux hasard, à Meung-sur-Loire. Le Guy que, jeune directeur d'action culturelle, j'avais rencontré dans les années 75 sur son «lieu de travail», le TEP à Paris. Sept ans plus tard, alors que le mitterrandisme a le vent en poupe, une polémique l'oppose à l'incontestable mais si mondain ministre de la Culture, Jack Lang. Ce dernier veut imposer aux créateurs qui dirigent une structure d'État, le principe d'une rotation tri-annuelle. Guy refuse. Il n'entend pas quitter le Théâtre de l'Est Parisien (qu'il a fondé en 1963) où il a mis en œuvre une politique audacieuse et idéologiquement fondée. Il a mis en scène les classiques (Shakespeare, Molière, Goldoni, Musset, Gogol, Claudel, Pirandello...) et, parmi les contemporains, Brecht bien sûr mais aussi Peter Hacks, Beckett, Roger Vailland, l'ami Daniel Besnehard, Denise Bonal... La profession se mobilise pour le défendre et Lang cède.

Son successeur, Franck Riester, saluera Guy à l'annonce de son décès : il a mené «un travail de défricheur». Lang aura le bon goût de s'abstenir.

C'est en 2012 que j'avais remis la main sur Guy, au marché de Beaugency (Loiret). Nous sommes allés boire un verre, il n'a pas arrêté de parler, oh, pas de lui, non, il était trop humble pour ça, mais du théâtre. Il m'a demandé ce que j'avais lu «ces temps-ci», il a été rassuré quand j'ai cité Grumberg, Laurent Gaudé, Lagarde, Durringer... Il m'a dit «Il ne faut rien lâcher».

C'est lui qui a lâché, le 15 décembre 2018. Il n'aurait pas aimé que je lui dise merci...

Merci, Guy!

R.W. ♦